

ÉVIDENCE ET SECRET :

AUTOUR DE LA RELATION ENTRE JOAN MIRÓ ET MANOLO MILLARES

Alfonso de la Torre

*Je me souviens de Manolo Millares
et je l'estime tout particulièrement,
un grand peintre, un peintre extraordinaire (...)
ce fut une grande peine qu'il soit mort si jeune.
Aux Canaries, lorsque je l'ai vu pour la dernière fois,
il était déjà condamné à mort.
C'est un très grand peintre.
— Joan Miró, à propos de Manolo Millares (1981)*

*Et Miró ? Le mystère.
— Manolo Millares, à propos de Joan Miró (1967)*

*Il faudra un jour écrire un livre sur les influences de Miró... l'une des plus considérables
de notre époque, parfois évidente, parfois secrète.
— Françoise Choay (1961)*

L'amitié qui lia **Joan Miró** (Barcelone, 1893 – Palma de Majorque, 1983) à **Manolo Millares** (Las Palmas de Gran Canaria, 1926 – Madrid, 1972) était profonde et sincère, malgré un écart d'âge de plus de trente ans. Le mystérieux Miró avait soutenu avec passion les rebelles informels du groupe « El Paso » (1957-1960), guidant ce collectif comme en témoignent certaines lettres et le monographique *Papeles de Son Armadans* (1959). Il y encourageait « les amis d'El Paso » : « Il faut peindre les pieds sur terre, disait-il, pour que la force pénètre par les pieds. »

Au début de 1961, leurs expositions simultanées à Paris (Miró à la Galerie Maeght, Millares à la Galerie Daniel Cordier) permettent à la critique Françoise Choay de souligner leur lien, rappelant que Millares avait « découvert la peinture et la leçon de Miró » dès 1946. Ce n'est pourtant qu'au début de l'année 1959, à Barcelone, que les deux hommes font connaissance, lors de l'exposition de quatre artistes d'« El Paso » à la Sala Gaspar, à laquelle Miró assiste. Le poète Joan Brossa note alors que « le feu de la vie grondait sec ». S'inaugure une période d'intense correspondance, lettres, cartes et vœux de Noël, souvent illustrés, adressés à Millares et à son épouse. Miró y raconte sa vie, ses voyages, et son désir de voir les expositions de Velázquez ou de Zurbarán au Prado.

Échanges de livres, catalogues, gravures et portfolios comme *Mutilados de paz* (1965), illustré par un poème de Rafael Alberti, renforcent leur lien. Ces œuvres symbolisent la mort récente du père de Millares, un autre « mutilé de la paix », illustrant le contraste entre l'Espagne officielle et la réalité humaine de l'époque.

Miró permet également à Millares de rencontrer Jacques Dupin et facilite l'accès à des publications françaises sur son travail. Il assiste à la dernière exposition individuelle de Millares à Barcelone (1969) et visite celle du Musée d'Art Moderne de Paris, qu'il juge « très réussie ». Ils se retrouvent à Santa Cruz de Tenerife pour l'inauguration de l'« Exposición homenaje a Josep-Lluís Sert » (1972), quelques mois avant la disparition de Millares.

La relation de Millares avec la Catalogne remonte aux années cinquante, avant son arrivée à Madrid. Elle inclut sa première exposition individuelle sur la péninsule (Galerie Jardín, Barcelone, 1951) et des contacts avec des critiques influents. Les œuvres de Miró et Millares se croisent également à Madrid : à la Sala Negra du Musée d'Art Contemporain (*Otro Arte*, 1957) et lors de la « Semaine de l'Art Abstrait » (1958).

Miró admire les tapisseries récentes de Millares et contribue à sa reconnaissance internationale, le recommandant à la Pierre Matisse Gallery. Il facilite également le contact avec la Galerie Daniel Cordier à Paris et Francfort. L'« impétuosité » de Millares devient, selon Miró, « une injection de potentialité dans l'art plastique contemporain ».

Les influences de Millares sont multiples : l'art aborigène canarien, Miró, Goya, Castilla, ainsi que l'art contemporain et la société actuelle. Il lui rend hommage dans *Tríptico a Miró* (1968) et assiste à la rétrospective de Miró à Barcelone, qu'il qualifie d'incontournable et qu'il remercie « de tout cœur ».

Miró assiste à de nombreux hommages et, à la mort de Millares, déclare qu'il était « un peintre immense ». Il exprime sa peine de le voir partir si jeune, avec ce possessif affectueux qui lui est propre.

Contemplant les œuvres de Miró (*Tela cremada*, *Cap*, *Object barbar*) à la Fundació Joan Miró, on perçoit l'influence de Paul Klee sur ces deux admirateurs. Tous deux explorent un regard parfois surréaliste et défendent une poétique de l'espace plastique. Les pictographies de Millares, au milieu des années cinquante, sont profondément mironiennes, comme Françoise Choay le pressentait en 1961. Miró nourrit l'œuvre de Millares dès ses débuts via le critique Eduardo Westerdahl, et sa présence aux Canaries avant la guerre, à travers *Gaceta de Arte* et diverses expositions, renforce cette influence.

« Il faudra un jour écrire un livre sur les influences de Miró », concluait Choay. Les deux artistes, comme Miró, détruisent parfois l'espace pictural pour le reconstruire, pratiquant l'art de l'assemblage. La matière voyage entre eux, toile et jute deviennent instruments de poésie visuelle. Ce sont de véritables poètes de l'expression, du plaisir et de la douleur de l'existence.